



Entropic Now

Christophe Haleb — Cie La Zouze

Carnet de
compagnonnage

VALENCE

08.2019 — 01.2021

LUX
SCÈNE NATIONALE
ARTS VISUELS • ARTS SCÉNIQUES

Le lieu,

le geste

et

la parole

Martin Givors
Anthropologue

Christophe Haleb est l'un de ces artistes pour qui la création participe de ce que l'anthropologue Tim Ingold nomme un art de l'enquête : une démarche dans laquelle « le praticien cherche à laisser la connaissance croître à la faveur d'une observation et d'un engagement pratique auprès des êtres et des choses qui l'entourent¹ ». *Entropic Now* est ainsi né d'arpentages, dans les ruines post-coloniales de La Havane, de Fort-de-France et de Marseille d'abord, puis dans les rues et les rivières de la Drôme et de l'Ardèche aujourd'hui. Au fil de ses pérégrinations urbaines, périphériques et rurales, Christophe Haleb a fait la rencontre de jeunes pour lesquelles le monde extérieur, l'*outdoor*, constitue un milieu de vie plutôt qu'un lieu de passage. C'est à ces jeunes et à leurs manières d'habiter le monde que se consacre son projet.

Avec *Entropic Now*, Christophe Haleb et son équipe s'inscrivent dans une histoire : celle de ce que l'on appelle, depuis Hal Foster, le « tournant ethnographique² » de l'art contemporain. À la manière des anthropologues, les artistes de ce courant créent dans un temps long ; ils rencontrent leur terrain d'enquête dans une dynamique d'imprégnation lente et continue au cours de laquelle des liens personnels se créent. C'est dans un pareil mouvement de balancier, entre attention ethnographique et élaboration esthétique, qu'*Entropic Now* a progressivement germé.

Hal Foster a pu reprocher aux artistes quasi-ethnographes de se servir, à des fins utilitaristes et parfois égoïstes, des individus peuplant leurs œuvres. Il a également pu leur reprocher d'établir avec eux des relations à sens unique. *Entropic Now* se compose certes d'une succession de portraits de jeunes valentinoises, mais ces derniers ne sont pas exactement des vues d'artiste, encore moins des images braconnées. Ce sont les fruits de conversations au cours desquelles les uns mûrissent, « grow older », quand les autres rafraîchissent, « grow younger ». Ce sont, plus encore, des histoires polyphoniques

dans lesquelles trois voix s'entremêlent : celle de l'équipe de Christophe Haleb, celle d'adolescents, celle de lieux remarquables de Drôme et d'Ardèche.

Comment fait-on le portrait d'« un jeune » ? Lorsque l'on fait un tel portrait, de qui et de quoi fait-on exactement le portrait ? Quel sens de son passé et de son futur donne-t-on à sentir ? Quelle importance accorde-t-on à ce qui, en lui, est multiple, hétérogène, peut-être dissonant ? Comment rend-on compte de ses attachements, du tissu de son existence, de ce sans quoi il ne serait pas ?

« C'est sacrément compliqué. »

La réponse formulée par Christophe Haleb avec *Entropic Now* est territoriale, voire même écologique, au sens où elle s'appuie sur les relations liant les individus aux environnements dans lesquels ils évoluent.

Au cours de ses résidences de travail, l'artiste sillonne la ville de Valence et ses environs à la recherche de lieux saisissants ; peut-être à la recherche, aussi, des souvenirs de vacances de sa jeunesse. Lorsqu'il rencontre les adolescents avec qui il travaille, il leur demande quels sont les lieux dans lesquels ils se ressourcent, se rencontrent, se cachent. Car ces lieux, et les génies qui les habitent, prennent part à la croissance de ceux qui s'y réfugient, comme ceux qui s'y réfugient prennent part à la vie de ces lieux : les uns laissent leurs empreintes sur le sol et les murs, tandis que les autres laissent leurs empreintes dans les corps et les imaginaires. En constituant ainsi une forme de répertoire topologique, Christophe Haleb entend procéder à la réalisation de portraits *in situ* dans lesquels les lieux constitueraient des moteurs pour l'expression des êtres, des déclencheurs de paroles et de gestes. En ce sens, les lieux ne seraient pas des illustrations des individus, mais des partenaires de dévoilement : le spectateur découvrirait l'individu dans sa relation au lieu, et le lieu dans sa relation à l'individu.

En tant que danseur et praticien somatique, Christophe Haleb sait que la rencontre entre un corps et un environnement gagne à faire l'objet d'un travail. Aussi la réalisation de portraits *in situ* nécessite-t-elle une préparation : ce que l'on appelle, dans le jargon, une « mise en corps » ou « mise en disponibilité ». Cela passe, entre autres, par le relâchement des tensions superflues, l'assouplissement des appuis, l'observation de la respiration. Il s'agit de se disposer à la rencontre, de devenir poreux pour se laisser habiter par l'espace.

Lorsque enfin les corps se mettent à improviser, lorsqu'ils jouent avec les possibles interactions offertes par les objets et les architectures, lorsqu'ils font onduler l'espace au gré de leurs danses, de leurs *kata* et autres acrobaties, Christophe Haleb mobilise son regard rompu à la création *in situ* pour accompagner les rencontres naissantes entre les corps et les lieux. De micro-récits émergent alors : il y est question de se laisser toucher par les lignes, les vides, les volumes, les dynamiques, les couleurs et les rêves nichés au creux des matérialités et des atmosphères. Les corps se dilatent à mesure que de nouvelles « écologies attentionnelles³ » habitent leur regard, ouvrent la voie à d'autres manières d'être affecté par les lieux.

On fait de la spéléologie sous un pont, on danse parmi les débris de verre, on chante dans un hangar désaffecté. Les gestes se font presque animiques, pour le dire avec Yves Citton, au sens où ils déploient un surplus d'attention et de soin, ils réintègrent dans le mouvement de la vie humaine ce qui est ordinairement négligé⁴.

Progressivement, à la croisée des regards de l'artiste et des adolescents, des cheminements dans l'espace s'inventent pour les corps et les caméras. Ces gestes et trajectoires constituent autant de manières, pour les jeunes, de « former des territoires » propices à leur être. Ces chorégraphies, nécessairement météorologiques car nourries des influences du vent, du soleil et des nuages, constitueront bientôt la matière de portraits que l'on pourrait



qualifier d'écosomatiques, c'est-à-dire fondés sur les relations d'entrelacement liant les corps avec leur environnement.

La considération de l'être dans son entrelac avec le monde ne peut être dissociée aujourd'hui de son évidente charge politique. Les crises environnementales et maintenant sanitaires affectant l'ordinaire de nos vies nous rappellent toujours plus la fragilité de l'idée moderne selon laquelle « il est possible de [se tenir debout seul], indépendamment des autres », ce que l'anthropologue américaine Anna Tsing nomme « le rêve de l'aliénation⁵ ». À rebours de ce fantasme ayant laissé libre cours aux tendances écocidaires de notre humanité, *Entropic Now* nous rappelle combien les pratiques gestuelles peuvent représenter autant de moyens de vivre et d'intensifier tout un répertoire de sensations d'appartenance au monde dépassant les frontières trop bien circonscrites de nos intériorités mentales et même de notre humanité.

Au bord du Rhône, quelqu'un danse le *break dance* pour exprimer ce qu'il nomme sa « part sauvage ». Cet adolescent, « diplomate⁶ » entre les hommes et les chiens, serait-il déjà un hybride ? Ailleurs, en équilibre précaire sur une *highline* suspendue au beau milieu du massif du Vercors, un autre nous rappelle que l'imminence de la chute d'un corps constitue comme un précieux rappel de notre fragilité. Mais dans le même temps, l'acceptation de notre dépendance vis-à-vis d'un environnement

Christophe Haleb - La Zouze

Entropic Now

aussi majestueux ne nous donne-t-elle pas, suivant la proposition d'Arne Naess, une toute autre ampleur, dans le sentiment d'être un microcosme tissé à un macrocosme⁷ sublime ? Dans les rues de Valence, un autre adolescent encore nous présente une danse de zouglou, qui s'effectue les mains tournées vers le ciel pour demander à Dieu de l'aider à traverser sa « galère ». Au-delà de la croyance, n'y a-t-il pas dans ce geste adressé à la voûte céleste une manière de vivre, à travers son corps, une forme de relation immanente et mystérieuse avec le cosmos ? Une manière de se vivre et de partager, dans une étendue excédant notre enveloppe et notre humanité, nos peines et nos joies ? Une manière de se sentir soutenu par plus-que-nos-seuls-pieds ?

Si les lieux d'*Entropic Now* déclenchent des gestes, ils suscitent également des paroles, qu'ils baignent du souffle du vent, de la rumeur de la forêt et du bruissement lointain de la ville. Elles aussi jaillissent du temps long de la rencontre, de la confiance. D'ailleurs elles ne s'adressent pas à la caméra, mais à Christophe Haleb lui-même, assis à 1,50 m environ de son jeune partenaire, partageant sa hauteur de regard. Les discours auxquels assistent le spectateur ne sauraient ni reprendre ni expliciter tout à fait les gestes. Mais ils leur font écho en livrant un état des cartographies mentales au moyen desquelles les adolescents se situent aujourd'hui dans le monde et appréhendent l'avenir. Fragiles, faites de désirs, de besoins, de peurs et de projections de soi, les « identités narratives⁸ » dessinées par ces paroles traduisent des sensations de puissances et d'impuissances, de soutien et d'abandon. Si la parole est magique au sens où elle peut altérer nos états, les discours des adolescents nous laissent entrevoir, dans les inflexions des voix et des visages qu'ils produisent, des modalités tantôt empêchées et tantôt encouragées d'inscription dans le monde. Une résonance s'établit alors souterrainement entre ces visions d'avenir et les possibilités offertes, ici et maintenant, par l'exploration corporelle des lieux, laquelle semble offrir comme une voie d'*empowerment*,

un chemin vers un regain de puissance qui adviendrait à l'échelle des attentions et des relations que nous tissons à hauteur d'épiderme avec nos milieux de vie.

Christophe Haleb, s'il sent combien le discours appelle le discours, est trop danseur pour croire que les paroles pourraient expliciter les êtres dont il propose le portrait. Mais entre la tentation de l'autorité discursive et les abysses de l'ineffable, il y a, pour l'anthropologue François Laplantine, la possibilité de la suggestion qui consiste à tenter de dire ce qui résiste à être dit⁹. C'est là précisément ce que propose *Entropic Now*, avec son écriture polygraphique et écologique, dans laquelle les jeunesse se révèlent par la mise en tension, ni exhaustive, ni réifiante, de lieux, de gestes et de paroles.

1. Tim Ingold, *Faire : anthropologie, archéologie, art et architecture*, Éditions Dehors, 2017, p. 31.

2. Hal Foster, « The Artist as Ethnographer? », in George E. Marcus (éd.), *The Traffic in Culture: Refiguring Art and Anthropology*, Berkeley, Los Angeles, Londres, University of California Press, 1995.

3. Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.

4. Yves Citton, *Gestes d'humanités : anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques*, Paris, Armand Colin, 2012, p. 201.

5. Anna L. Tsing, *The Mushroom at the End of the World: on the Possibility of Life in Capitalists Ruins*, Princeton, Princeton University Press, 2015, p. 37.

6. Baptiste Morizot, *Les diplomates : cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille, Wildproject, 2016.

7. Arne Naess & David Rothenberg, *Vers l'écologie profonde*, Marseille, Wildproject, 2009, p. 117.

8. Paul Ricœur, « L'identité narrative », *Esprit*, n°140-141, 1988.

9. François Laplantine, *Le Social et le Sensible : introduction à une anthropologie modale*, Paris, Téraèdre, 2005, p. 207.